

Avant-propos

Le Gapeau est un fleuve côtier du département du Var qui naît « de foux [sources] abondantes situées au collet du Gapeau, à trois cent seize mètres d'altitude, au pied du massif de la Sainte-Baume, dans le vallon de Signes, enrichi presque aussitôt des eaux du Latay ». C'est ainsi que le présentait Adolphe Joanne dans sa *Géographie du Var* en 1880.

Sur son trajet sinueux, plusieurs papeteries et tanneries s'installèrent qui, peu à peu, fermèrent, vaincues par le progrès (la concurrence moderne) et les produits venus de l'étranger. Épargné par les vidanges des cuves à tanin, il n'eut plus alors qu'un débit limpide, au bon loisir des pêcheurs de truites et d'écrevisses dans sa partie la plus haute.

Puis le Gapeau va se jeter dans la Méditerranée du côté d'Hyères, ayant arrosé et fertilisé une grande plaine agricole au niveau de Solliès-Pont et de La Crau, la charmante vallée de Sauvebonne.

Par le passé, impénétrables vicissitudes géologiques, il changea plusieurs fois de lit, faisant définitivement le sien dans celui du Réal Martin, devenu de ce fait son principal affluent inférieur.

Le long de son parcours assez tumultueux, quelques rus le rejoignent, comme celui, conséquent, dont il sera question dans ce récit. Alors, parlons-en déjà...

Jadis, quatre belles sources alimentaient le ruisseau de cette vaste étendue de terre au fond de laquelle se nichait la vieille bastide de mes amis. Une telle richesse en Provence, c'était prodigieux.

Ces points d'eau sourdaient de part et d'autre de son trajet, deux à droite et deux à gauche, et ils doubleraient son débit déjà important par l'apport de la résurgence centrale en plein giron des collines situées au couchant, Morières et Valbelle. Pour preuve, la culture du cresson de fontaine, en aval, sur une planche de terre fine et noire que le couvert des arbres ombrageait vers les heures grasses de l'après-midi. Et les passants étonnés devant la cressonnière en ce lieu...

Entre les collines et le ruisseau s'étagaient les terres arables, chacune réservée à une culture bien précise mais qui chaque année s'inversait pour une meilleure productivité, le surplus permettant un revenu nécessaire. Et les greniers, les celliers et les granges de se remplir copieusement de provende pour les humains et les animaux tandis que les charrettes et les fourgonnettes s'alourdissaient de produits à écouler aux coopératives ou sur les marchés locaux par l'intermédiaire de revendeurs auxquels cette production était destinée.

Naguère, deux de ces sources tarirent sans que le débit du ruisseau en fût beaucoup modifié. Sous les collines, de petits bouleversements géologiques avaient sans doute dirigé les veines vers d'autres lieux, vers d'autres coins, satisfaisant les propriétaires de ces parcelles arides dont cette richesse subite venait de quintupler la valeur. Pourtant, au sortir de la vallée, le ruisseau gardait peu ou prou

son courant initial, comme si quelques infiltrations avaient tenu à compenser les pertes. Les anciens eurent à bousculer leurs habitudes de labeur, à creuser de nouvelles rigoles, de nouveaux canaux mais, dans l'ensemble, rien ne changea, les légumes furent toujours aussi beaux, et lourds les épis des céréales. Seules les *martelières*¹ furent brandies différemment et s'abattirent ailleurs pour d'autres déviations d'arrosage.

Aux alentours de cette vallée, dont toutes les terres leur appartenaient, ces braves gens possédaient quelques autres parcelles disséminées dans la garrigue environnante, sur des revers de collines entourés de pinèdes ou de chênaies, sur lesquelles elles avaient été conquises, et où ne poussaient que des oliviers ou des amandiers, cultures ne demandant aucun arrosage, avec par-ci, par-là quelques carrés de pois chiches, légumes également sans exigence d'irrigation particulière.

Puis le ruisseau serpentait jusqu'au Gapeau, en haute vallée, étroit couloir où il se jetait, au sud de la commune de Belgentier. L'été, parfois, l'eau n'arrivait pas jusqu'au fleuve côtier. Elle se perdait dans les fissures d'une terre éclatée par les coups d'épée de la canicule, ne conservant à l'ombre, entre deux roches polies, que de modestes cuvettes, tapissées de feuilles rouillées, pour la pépie des oiseaux et la soif des bêtes à poil, gais écureuils, lapins prudents, lièvres téméraires et sangliers ombrageux. Les couleuvres également venaient s'y désaltérer, se détournant des monstrueuses tortues bossuées et se méfiant de l'agressivité passive des hérissons. Elles se régalaient parfois d'un bec-fin qu'un piège de braconnier avait assommé sans le retenir, rouge-gorge ou tête-noire. Mais si le fer emprisonnait le volatile, le serpent ne prenait pas le risque d'avaler

1. Martelière : ouvrage d'irrigation.

l'oiseau et le métal déployé. Il laissait aux dents aiguës des renards le soin de s'en charger, séparant les deux parties, ne laissant que des plumes.

Deux fois par jour, l'homme des bois piégeur s'en venait récolter ces fruits de chair tiède sur lits de feuilles mortes, au pied d'un cade, d'un romarin, d'un laurier-tin ou d'une *tousque*¹. Et, quelques jours plus tard, devant un feu de sarments de vigne, bardés de lard, les *bouscarles* et les *rigaous*² perdaient leur gras faisandé et leur parfum d'olive et de genièvre sur une lèche-frite de tranches de pain de campagne, très légèrement humidifiées d'huile du terroir pour leur garder de la souplesse.

Sur les berges du Gapeau, les oiseaux à gros becs, moins prisés par les gastronomes, n'en subissaient pas moins les assauts de coups mesquins de carabine 12 millimètres en prévision de brochetées comestibles mais peu savoureuses.

Là-haut, sur les collines, le lundi après-midi, passaient parfois les moines chartreux de Montrieux pour quelques circuits de promenade, sain exercice physique, le *spaciment*, et l'occasion d'échanges fraternels. Jamais, pourtant, ils ne se seraient adressés aux paysans travaillant, faisant même un détour pour éviter la rencontre. Et les femmes de se signer discrètement sur leur passage.

La vallée du Gapeau n'est pas la vallée de la Salinas, chère à Steinbeck. Mais, si elle n'en a pas l'envergure, ni l'étonnante diversité des autochtones, du moins en a-t-elle plus de rugosité, de poésie sauvage et d'âmes fortes taillées dans le calcaire tourmenté de soubassements géologiques indéfinissables, enchâssées dans le bois nervuré et supplicié des oliviers parfois millénaires. Car ici, les Hommes et la Nature ne font qu'un. Ailleurs aussi, me répondrez-

1. Arbuste.

2. Il s'agit d'oiseaux.

vous ! Mais les différences entre les ailleurs sont souvent considérables, donc incomparables. Chez nous, ce vieux monde gallo-romain, jusqu'à nos arbres rabougris, prodigieux rejetons d'autres vieux végétaux abreuvés du sang des Ligures, des Phocéens, des Romains et des envahisseurs de toutes origines ; osmose prodigieuse donnant une sève diabolique dont se nourrissent encore nos poètes, nos potiers, nos santonniers et nos chevriers sous la profondeur abyssale du néant ensemencé de poussière d'argent pour un chemin superbe. La preuve de cette osmose extraordinaire : les arbousiers, couverts de fruits écarlates, ensanglantant nos sylves méditerranéennes, au plein cœur des saisons. *Étranges fruits, sans mérite*, disait Pline l'Ancien. Sans mérite ! Qu'en savait-il, le bougre ? Même d'Homère, j'aurais mal accepté cet avis... Ni d'Arène, ni de Mistral... Car pourquoi ne pas imaginer que cette symbiose *de sève et de sang* pouvait avoir *une finalité saisissante* ? Qu'à la pleine maturité de ces fruits, pendant quelques instants, quelques instants SEULEMENT, si vous les mangiez, tant de choses étonnantes pouvaient vous arriver ? Oui, par les fruits de l'arbre magique de notre Gaule méridionale, grâce auxquels, pendant une pincée de secondes, *tant de choses étonnantes pouvaient NOUS arriver...*

Mais le vrai mérite est partout sur le plateau, dans les restanques, les vieilles bergeries de pierre sèche, les drailles et les sentes tracées depuis le Moyen Âge, et les vestiges imprécis de quelque révolte humaine pour le mieux-vivre et la Liberté.

Allons-y !

Quand j'arrivai chez ces braves gens, par un magnifique après-midi de soleil éclatant, je fus reçu avec infiniment de tendresse. Ô elle ne se manifesta pas par de la précipitation ni par de vigoureuses embrassades ! Mais je pus me nourrir tout de suite à leurs sourires qui en disaient long.

Chacun m'attendait près du bassin, ne sachant trop comment se tenir, s'appuyant de l'avant-bras, de la hanche ou de la main à la margelle, geste flagrant de contenance.

Cela me fit véritablement plaisir de les voir là, tous réunis, un peu gauches. Mais je savais fort bien que leur émotion ne résisterait pas à la timide accolade.

Il y avait dans ce tableau vivant, doux à mes yeux, deux courants de ressemblance, jusqu'à l'osmose parfaite des linéaments sur les visages des plus jeunes. Mais parfois, un regard, une expression, une attitude resserraient des liens de parentèle comme pour une précision. Un air de famille donc, serpentant au gré des caractères, mais jamais affaibli. Et puis, les signes avérés d'une incontestable santé, sautant à mes yeux de citadin bien trop pâle et bien trop mince comme une authentique richesse : épaules fortes et bras vigoureux, jusqu'à deviner sous le tissu rugueux des pantalons de travail de puissantes jambes aux muscles

nouveaux, terminées par les masses bardées de cuir des pieds de colosse de Rhodes. Il n'y avait peut-être que les reins pour accuser quelques faiblesses réveillées par le mauvais temps, encore qu'avec l'habitude elles pussent souvent être évitées.

Ils s'appuyaient donc au bassin, imposante construction dont la margelle crénelée à certains endroits par le manque de grosses pierres coupait l'anneau de carreaux rouges. De *malons*, comme on dit en Provence. Combien de bêtes y étaient venues boire, têtes penchées au-dessus des encoches, et de gens s'y approvisionner pour les besoins journaliers avant que l'eau courante ne soit installée à la *pile*¹, ou s'y rafraîchir en fin de labeur, hiver comme été ? L'hiver, sous les bourrasques glacées du mistral impitoyable, galopant depuis la vallée du Rhône et subissant la loi des proches Cévennes enneigées ; l'été, agréablement protégés du bain de fusion par la ramure épaisse d'un chêne rouvre... Combien à se frotter la face et les aisselles depuis des décennies ?

La chaude amitié provençale débordait de leur cœur comme d'une source intime et j'eus quelque peu l'impression que ma présence les honorait. Ils étaient si simples, si près de la nature que le seul fait pour moi d'être un gars d'usine et de la ville, versé dans un métier qu'ils imaginaient mal, à mi-chemin entre l'importance sociale et la diablerie moderne, me situait d'emblée dans leur cœur au-dessus de leur modeste personne. Jamais ils n'auraient pensé que leur dévouement inné à la terre possédait une grandeur que le maillon de la chaîne humaine que j'étais ne détenait pas. Une chaîne solide, certes, mais sur laquelle le cabestan de l'entreprise tirait sans relâche, sans qu'on sût

1. Évier.

toujours dans quelle direction l'on nous dirigeait. Antique système de maintenance à flot de ce navire-société qui ne nous permettait de goûter à la beauté d'alentour qu'au passage entre l'eau et l'écubier avant le puits aux chaînes, noir comme une galerie de mine. Mais comment le leur dire, comment le leur expliquer sans tomber dans la banalité de phrases creuses ?

Ces gens-là s'apparentaient d'assez loin à ma mère mais les liens qui nous unissaient tenaient si fortement que nous les rencontrions et les aimions chaque fois davantage. Et pourtant, je venais de mettre un terme à une interruption de visites de plusieurs années, causée par le déplacement à la ville de toute ma famille à la suite de la grave maladie de mon père. Eux ne quitteraient jamais leur coin de terre pour une banlieue ouvrière définie par les alignements géométriques des cités d'habitation, dans une atmosphère pauvre en oxygène, balayée par les rejets acides des tuyaux d'échappement. Et ils s'étonneraient si une telle idée venait à les effleurer. Ils vivaient là, enracinés comme les arbres, malgré leur liberté de chien de ferme que la fidélité ramène toujours à sa niche, à son écuille au même contenu, mais la sienne.

Notre venue à cette campagne coïncidait avec la fin des études scolaires, quand l'administration accordait à mon père son temps de congé annuel. Pour ces retrouvailles, je choisis la même époque ; et j'espérais, durant tout mon temps, reprendre des forces aux mamelles de la nature, détendre mes nerfs surmenés et remettre bon ordre dans l'effervescence de mon cerveau mis à rude épreuve par un concours difficile, débouchant sur un nombre très limité de places. Concours dont le résultat ne serait rendu qu'à la rentrée. Rentrée pour laquelle je me souhaitais de nouvelles responsabilités.

Et vinrent donc les tendres et timides embrassades qui m'apprirent combien chacun était sincère dans son amitié.

Tout l'après-midi, assis à la grande table de pierre trônant devant la maison, sous le grand tilleul et l'immense platane ombrageant la cour jusqu'en bordure du jardin potager, je dus répondre aux questions sentimentales des femmes sur le bien-portant, la réussite sociale, les joies, les peines de nos parents plus ou moins éloignés, aux questions professionnelles des hommes et celles émerveillées des plus jeunes sur la mer, les plages et les bateaux de guerre dans le port. Mais ceux-là partiraient le lendemain pour d'autres vacances.

De toute force, ils me mirent dans la main un verre de vieux marc de derrière les fagots. Il s'exhalait du liquide, outre les vapeurs fortes de l'eau-de-vie, l'odeur âpre de la grappe extraite avec les degrés par le dernier alambic particulier du bouilleur de cru qui passait de fermes en campagnes, offrant ses services. Mais le chant des cigales me grisa tout autant, sinon plus, que leur alcool, et je gardai dans ma tête jusqu'au soir la cymbalisation uniforme des mâles à laquelle j'allais devoir agréablement me réhabituer.

Curieux, attiré par cette joyeuse assemblée, le soir s'approcha à *gahapachoun'* depuis les proches collines. Il annonça le souper mieux qu'une cloche d'office.

Nous mangeâmes tous ensemble dans la grande salle commune de la bastide sous les énormes solives de chêne du plafond bas, poutres noircies plus que teintées par le temps et les fumées. Je retrouvai la table de bois grossier avec des nœuds comme le poing sur laquelle, sans nappe, s'alignaient la faïence fleurie des assiettes creuses, séparant fourchettes, couteaux et cuillères des convives (nombreux à chaque repas), les boules de pain au levain,

1. Lentement.

lèvres éclatées, croustillantes, le vin de la précédente récolte, bouteilles cachetées à la cire rouge. Je retrouvai avec plaisir les robustes chaises empaillées et m'étonnai comme à chaque fois de l'imposante cheminée barrant tout un côté de la pièce et pouvant recevoir un tronc d'arbre en entier dans son foyer. Mais je n'étais jamais venu en hiver quand le brasier gigantesque, telle une personne, vit, respire et se manifeste en jetant dans la bouche d'ombre toute une symphonie d'étoiles filantes et traçantes, cette absence ouvrant un champ immense à mon imagination. Et l'on m'avait raconté qu'en pleine saison de chasse, là aussi, le feu se cachait derrière un rideau de brochettes de grives dont le jus gras et les gouttes noires du ventre faisandé coulaient sur les tranches de pain alignées sur une immense lèchefrite et enduites d'huile d'olive pour leur éviter de brûler. Parfois, le tournebroche prenait le relais, sur lequel tournaient lapins, perdreaux et faisans ou des petits cochons de lait. Et dans la braise, des pommes de terre pour les manger en même temps.

Pour l'heure, j'eus droit comme chacun à deux louches de soupe au pistou, épaisse de nombreux légumes avec des pâtes. L'odeur appétissante du basilic pilé se répandit dans la pièce comme un parfum tenace, un parfum de femme quelque peu provocante. Et ne s'entendit plus que l'aspiration de la soupe chaude, pour la refroidir. Alors, je fis comme ces sages et attendis entre chaque plat pour dérouler la discussion interrompue. Après cette solide entrée en matière, l'on apporta de la cuisine une omelette géante, gavée de champignons mis en bocaux depuis l'automne et ouverts en mon honneur, les cèpes paraissant être cueillis du matin tant leur goût était prononcé. J'en repris un bon morceau. Nous continuâmes avec entrain par la saucisse salée et séchée pour se calmer sur la salade verte du jardin

et terminer avec un bout de fromage du lait de la chèvre, enroulé dans une feuille tenue par un brin de raphia.

Je mangeai comme si cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Je mangeai sain, frais et goûteux. Jusqu'au vin qui descendit dans mon gosier comme du velours, diffusant dans mon estomac sa chaleur parfumée, cuivrée. Et jusqu'à la *divine confiture* qui me fit redécouvrir la qualité.

Naturellement, après le repas et les tisanes calmantes ou digestives, toute la famille s'en alla s'asseoir autour de la grande table de pierre, dans la cour, sous les feuillages paisibles des arbres ensommeillés, écran hermétique entre nous et la voûte céleste bientôt criblée de boutons d'or.

La veillée fut silencieuse, contrairement, m'avait-on dit, aux veillées d'hiver devant l'âtre vomissant la braise vivante, laquelle semblait inciter les anciens à raconter le plus d'histoires. Peut-être, auparavant, avions-nous trop parlé... Peut-être l'émotion des retrouvailles de mes hôtes était telle qu'il leur fallait désormais se taire pour en savourer plus encore les effets... Et j'appréciai soudain le charme profond de cette nature en chrysalide nocturne.

Tout m'émut : les teintes apaisées des parcelles aux alentours avec en premier plan un cyprès de Florence sur lequel se déchirait un fantôme de nuage, lambeaux d'îles orangées, archipel atmosphérique piqué de reflets argentés que le soleil, astre chemineau, diffusait encore *par-delà les collines*. Tout m'émut : les différents tons sombres d'autres terres avoisinantes aux coups de pinceau crayeux des barres rocheuses mises à nu. Tout m'émut : les premiers vols des oiseaux nocturnes, muets, imprécis, avec parfois, pourtant, comme des plaintes d'enfants attristés. Chaque chose se préparait au rituel du repos, la flore ralentissant la montée de la sève, l'eau du canal mettant en sourdine ses clapotements, et les insectes familiers, ivres de soleil absorbé, ne

sachant plus que faire. Jusqu'aux labours libérant leur odeur comme effluves féminins à la toilette du soir, fragrance tiède, douce et finement opiacée des émanations intimes du sous-sol. Tout m'émut : l'air absent du plus vieux, la façon qu'avait notre grand-mère de se moucher, la valeur indiscutable qu'elle semblait donner à ce qu'elle cachait dans son mouchoir doucement replié, leurs gestes machinaux pour chasser les moucherons satellites, les respirations lentes comme étudiées pour mieux vivre. Tout m'émut : toutes les choses ineffables, indicibles, impalpables, que pourtant je ressentais, ce que ma carcasse prouva par un long frisson sur lequel je fermai les paupières.

Ils se levèrent enfin, et j'entendis leurs explications se bousculer.

— Le voyage l'a fatigué !

— Que nous sommes fadas ! L'obliger à veiller ainsi !

— Nous aurions dû lui montrer sa chambre tout de suite !

— Il veut peut-être une autre tisane ?

— C'est dormir qu'il souhaite ! D'ailleurs nous montons aussi. Demain le travail nous attend. Et il vaut mieux commencer de bonne heure dans les champs.

C'était la première fois que je couchais là. Autrefois, quand nous venions, ils nous abandonnaient pour l'été un petit cabanon aménagé et bâti sur une autre parcelle de leur propriété à cinq minutes de marche de la bastide et dont on voyait la façade arrière. Mais pour ce retour en solitaire, ils me reçurent sous leur toit. Je me mis donc au lit peu de temps après, non sans avoir embrassé par deux bises sonores les joues râpeuses du grand-père et flétries ou roses des femmes selon leur âge.

— Et pour la lumière... avança la Jeannette, femme

robuste qui dirigeait la maison avec énergie, infatigable devant les tâches nobles du ménage et de la cuisine.

Le grand-père eut un geste vague de la main, et pour raviver le tabac de sa pipe, et pour précéder sa réponse.

— On en parlera demain.

Réponse un peu sèche. Mais chacun s'en contenta et me souhaita une dernière fois bonne nuit. Je pus donc me retirer, accompagné jusqu'à ma chambre par une plus jeune qui ne dit pas un mot.

La lumière... Bah ! Encore une histoire de va-et-vient défectueux... Cela ne gênerait nullement mon installation et, bien au contraire, m'obligerait pour le déshabillage à utiliser la lampe à pétrole, à demeurer dans une authentique chambre de bastide provençale. Mais non ! L'ampoule brilla et s'éteignit suivant que j'actionnai dans un sens ou dans l'autre le bouton de l'interrupteur près de la porte ainsi que celui de la poire du lit.

Une dorure ancienne mettait en évidence le relief artistiquement travaillé d'une vieille armoire de chêne sur les étagères de laquelle, je le savais, s'empilaient les draps blancs, brodés aux initiales des familles qui s'étaient unies, draps maintes fois lavés à la cendre et séchés pour un blanchiment extrême sur l'ondoyante chevelure des prairies. Quant aux senteurs de lavande, elles vous embaumaient dès qu'une porte était ouverte. Bref, je rêvassai en me dévêtant, admiratif devant l'épaisseur du matelas dans lequel j'allais m'enfoncer avec volupté, comme naguère dans celui du cabanon. Ne manquait que le balancement régulier de la pendule de marbre et de bronze pour donner à la pièce aux odeurs d'encaustique le rythme impeccable de la vie.

Je me couchai et je m'assoupis, la tête bourdonnante de souvenirs qui vinrent éclore comme des boutons de rose dans ma somnolence. Et je basculai dans le sommeil sans

m'en rendre compte, au plein d'un rêve qui remonta à ma plus lointaine enfance. Et là, je revis des paysages sous le feu du soleil, le grisé de la pluie ou la blanche froidure... Je revis ces figues flétries ramassées, au hasard d'excursions, sur les canisses où elles s'adoucissaient en séchant, les grappes de raisin muscat que nous allions cueillir en cachette dans les rangées bien exposées... Et les prairies piquées de boutons d'or, de pissenlits jaunes, de trèfle rose ou blanc, de luzerne violette, de sauge mauve ; et les marguerites et les pâquerettes en quantité... Il y eut les vallons, les *agachons*¹ pour la chasse et les vols d'hirondelles vers les pignons, vers leurs nids... Un rêve chaussé de bottes de sept lieues. Il y eut 56, la Provence sous la neige, les animaux dans les étables et les écuries, et leur paille froide et dure, la glace qu'il fallait casser pour qu'ils puissent boire... Et de jeunes hommes depuis devenus vieux ou disparus. Je revis les *boîtes* que le garde champêtre faisait sauter à midi pile les jours de fête...

Je revis bien d'autres choses...

Tard dans la nuit, je m'éveillai, sans doute en sursaut, et sans trop savoir sur le moment pour quelle raison je me trouvais dans cette chambre blanchie à la chaux avec une fenêtre à petits carreaux percée juste en face du lit, offrant de ce fait, au réveil, une magnifique vue de la campagne. Et je me dis que le citadin que j'étais, à l'horizon quelque peu bouché par les grands ensembles, haché par les voies de circulation, ne manquerait pas de trouver merveilleuse la nature sitôt les volets rabattus pour peu que dans le lointain chaque brise de vent argente les feuilles d'un rideau de peupliers majestueux.

Mais, dans la seconde, je revis mon arrivée au mas, les

1. Agachon : poste de chasse en branchages.

embrassades sincères, les discussions paisibles, le repas tout simplement succulent et, finalement, mon entrée dans cette pièce. Néanmoins, je ne compris pas pourquoi *la lumière brillait* à l'ampoule alors que j'avais eu, après m'être allongé, la précaution de jeter les ténèbres sur l'avant-garde de mon sommeil. Sinon, comment me serais-je endormi ? En tout cas, je me levai, étonné qu'il n'y eût personne devant moi et que, je le constatai de suite, une nouvelle pression sur l'appareillage vieillot restât sans effet. Ni à la suivante d'ailleurs.

J'ouvris la porte.

Elle donnait dans un couloir aux tomettes rouges, hexagonales, dont l'entretien régulier annihilait la patine du temps. Une poutre maîtresse traversait ce passage dans le sens de la longueur. Et à chaque moitié, un lustre pendait, jetant par traits d'ombre son relief ouvragé sur la nudité des murs, à une échelle disproportionnée. Car chaque suspension donnait de la lumière avec la même intensité puisque aucune ampoule n'était grillée.

Bien sûr, mon regard se posa sur chaque porte de bois sombre et massif trouant la cloison en face de la mienne. Et je ne vis pas le trait noir significatif de l'obscurité intérieure sous chaque battant. Ce qui me permit de penser que la lumière brillait également à l'intérieur. Situation paradoxale qui me fit courir un frisson le long de la colonne vertébrale (ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.) Et je pensai – la logique reprenant ses droits – que quelqu'un était peut-être malade dans la bastide. Sinon quoi ! Sans hésiter, je tapai plusieurs fois sur la porte d'en face. Mais je réalisai dans le même temps que l'indisposition d'une personne ne justifiait pas cette *totale* illumination de la maison. Je ne vis donc plus la chose sous le même angle

bien que je fusse incapable d'avancer dans mon raisonnement. Mais hélas, j'avais déjà signalé mon intention de m'informer et j'attendis immobile que l'on daigne m'ouvrir ce battant.

Le grand-père apparut.

Bonnet de coton sur la tête et longue chemise de nuit laissant émerger deux pieds maigres aux orteils osseux, il ressemblait assez à un personnage biblique, avec la même barbe grise, symbole de puissance, attestant la présence d'une foi solide chez les prophètes de l'Ancien Testament.

Mais l'insolite, l'illogique, l'aberrant, marquait l'instant sous la forme d'un objet ancien : une lampe à pétrole. Une belle lampe à pétrole que l'ancêtre (autre Diogène) tenait *allumée* à la main, comme s'il redoutait la disparition de cet éclairage, l'obligeant à rester dans le noir.

— Qu'y a-t-il, jeune homme ? Insomnie ? Le changement d'air peut-être ? Ou le changement de lit ?

J'étais horriblement gêné, prêt à faire les frais de l'ironie campagnarde, sans aucune méchanceté. Je m'en garantis par un sourire avant d'interroger.

— Pourquoi donc toutes ces lumières dans la maison, grand-père ? (Et j'eus un petit geste de la main). Quelqu'un serait-il souffrant ?

Puis je me demandai si je n'aurais pas dû le laisser s'exprimer en premier...

Le vieil homme baissa la tête, fit un pas en avant pour parler plus doucement, mais, avant de répondre, m'adressa un petit regard... malicieux. J'allais donc devoir acquiescer. Je l'encourageai par une mimique sans signification particulière, pouvant très bien passer pour de la compréhension, voire même pour de la complicité. Jugez de ma stupéfaction lorsqu'alors il me dit :

— Je vous expliquerai ça demain !

Me voilà bien avancé !

Et il ajouta :

— Oh ! Un rien du tout sur lequel l'imagination d'une femme s'est greffée. Ah ! Les femmes, si vous saviez !

Je ris comme si je comprenais déjà le pourquoi du... *mystère* des ampoules allumées en même temps. Car il fallait bien appeler la chose par un nom, même si mon rationalisme ne donnait pas à la définition du mot un caractère prodigieux.

— Recouchez-vous et dormez ! Bonsoir !

D'un air de dire : « Et ne vous levez plus si la chose recommence ! ».

Alors je m'en retournai dans ma chambre. Et comme le sommeil mit du temps à revenir, je pris dans mes bagages un ouvrage, sirupeux à souhait, que ma mère, je ne sais pour quelle raison, avait glissé dans mes bagages alors que mon choix d'ouvrages intéressants était déjà fait. Avec un tel texte, Morphée allait m'inviter au repos dans les plus brefs délais.

Mais cela ne dura pas, la lumière indisciplinée s'éteignit, me laissant, prose soporifique en main, dans le noir absolu, celui du début de l'obscurité.

Haussant les épaules, je posai l'ouvrage sur la table de nuit, me refusant à rallumer, résolu à provoquer Morphée dans ses derniers retranchements...

... Et je me glissai un peu plus sous le drap (réaction instinctive) à la suite d'un gémissement qui retentit dans la pièce, et sans doute dans toute la maison.

J'en eus les lèvres sèches et la gorge nouée.

Un gémissement long, grave, sans véritable tonalité...

Mais un... *gémissement* tout de même... Je ne trouvai pas d'autre mot.

Je restai les yeux grands ouverts dans le noir, attendant quoi ?

N'attendant rien, car le sommeil me prit par surprise, par traîtrise, au détour d'une interrogation.